

LE JOUR, 1949
30 MARS 1949

IN MEMORIAM

Le Père Claudius Chanteur était de ces religieux dont on peut dire que, sous la soutane, ils ont vécu comme des soldats.

Nous nous souvenons d'un anniversaire du bon père – quel anniversaire était-ce ? – auquel nous eûmes l'honneur de nous associer par un hommage public. Nous entendîmes ce jour-là M. Gabriel Bounoure définir la Compagnie de Jésus le dernier ordre de chevalerie en existence. Gabriel Bounoure, comme à son habitude, s'exprimait bien, les fils d'Ignace de Loyola sont des chevaliers ou ne sont rien. Moralement, ils portent tous l'armure, quitte à pourfendre parfois, à force de vertu et de zèle, un contradicteur imaginaire.

Ce siècle décadent ne connaît rien de plus merveilleux que de les voir se multiplier comme ils font. Leur Compagnie est une sorte de miracle permanent. Ne sont-ils pas près de trente mille en un temps où le recrutement des hommes se fait difficile ?

Quand nous connûmes le Père Chanteur, il avait quarante sept ou quarante huit ans. Provincial de Lyon depuis quelque temps déjà, il visitait Beyrouth pour la première fois pour y préparer la fondation de l'actuelle Faculté de Droit. Il était rasé comme c'est le louable usage dans le clergé d'Occident et il bombait le torse si bien qu'il trouvait moyen d'ajouter une coudée à sa taille. Il avait le verbe haut et parlait la langue pure des Lyonnais avec une vive éloquence : pour le panache il en avait à revendre. Manifestement c'était un chef comme la France en montrait couramment à ce dernier tournant de l'époque des grandes explorations et des entreprises hardies outre-mer et outre-océan.

De 1912 ou 13 à sa mort, le Père Chanteur nous témoigna avec une bienveillance exceptionnelle une amitié sans défaillance. La dernière visite qu'il nous fit est de l'automne dernier quand il s'imposa généreusement l'effort de monter pour nous un escalier qui le fatiguait. A deux ou trois moments de notre vie, de ces moments qu'on ne saurait oublier, il fut à nos côtés comme un père. A ces moments-là, dans son regard gris bleu aux reflets d'acier, il y avait la trace d'une larme. Pareil à d'autres religieux de sa race, au Père Christophe de Bonneville après lui, le Père Chanteur dissimulait sous des dehors un peu rudes des tendresses profondes. Il connaissait la plénitude de la paternité dans l'esprit.

Le souvenir le plus impressionnant que nous gardons de lui est celui d'une retraite. Au bout de trois jours d'instructions et d'oraisons, dans une maison de campagne qui plus qu'aujourd'hui était une solitude, le Père Chanteur, un samedi soir, fit une méditation à haute voix après avoir dit, de mémoire, la prière "sacerdotale" de l'Evangile selon St Jean. Il parla du sens de la hiérarchie qui doit présider à nos actes ; il commenta cette hiérarchie des valeurs qui permet de donner à toute chose son rang et qui mettrait de

l'ordre dans le monde si le monde la connaissait. Il fut bouleversant de spiritualité et de lucidité ensemble.

Cette heure de méditation lointaine fut pour quelques hommes, ce soir-là, une incomparable élévation de l'âme. Le Père chanteur avait un moment dépouillé son armure pour devenir un mystique, pour se révéler, sous le sourcil broussailleux, un homme dans le goût de St. Jean de la Croix et du Greco ; et son visage puissant, noyé dans la barbe légendaire que les habitudes de l'orient d'alors l'avaient décidé à laisser s'épanouir, se tendait vers l'infini.

Il est de ceux qui ont lutté sans trêve mais qui ont entretenu autour d'eux le courage et répandu la miséricorde. Paix à son âme ! Le Liban où il passa de si longues années et qui eut voulu garder sa dépouille, gardera pieusement son souvenir.